

Réfutation des affirmations de Jung quant à l'échec de la théorie de la libido

Naturellement il n'en irait pas de même si la preuve était apportée que la théorie de la libido a déjà échoué à vouloir expliquer cette dernière maladie. C'est ce que C. G. Jung a affirmé, m'obligeant ainsi à faire ces derniers développements dont je me serais volontiers dispensé. J'aurais préféré suivre jusqu'au bout le chemin où je me suis avancé avec l'analyse du cas Schreber, en gardant le silence sur les présuppositions de départ.

Mais l'affirmation de Jung est, pour le moins, un jugement hâtif. Ses fondements sont insuffisants. Tout d'abord il s'en rapporte à mon propre témoignage selon lequel je me suis vu moi-même obligé, eu égard aux difficultés de l'analyse de Schreber, à élargir le concept de libido, c'est-à-dire à abandonner son contenu sexuel, à faire coïncider libido et intérêt psychique en général. Ferenczi, dans une critique radicale du travail de Jung, a déjà dit ce qu'il convient pour redresser cette fausse interprétation.

Je ne puis qu'adhérer à sa critique, et répéter que je n'ai jamais formulé une renonciation de ce genre à la théorie de la libido. Un autre argument de Jung, selon lequel on ne pourrait admettre que le seul retrait de la libido puisse être cause de la perte de la fonction de réalité normale, n'est pas un argument, c'est un décret; *it begs the question*, il anticipe la décision et épargne la discussion car, justement, ce qu'on devrait examiner, c'est si cela est possible et comment.

Dans son grand travail ultérieur, Jung a manqué de peu la solution que j'avais depuis longtemps indiquée: « A ce sujet il faut assurément prendre encore en considération ce point - auquel Freud se réfère du reste dans son travail sur le cas Schreber - que l'introversion de la libido *sexualis* conduit à un investissement du « Moi » et il se pourrait que notre perte de la réalité en soit l'effet. En fait, c'est une possibilité séduisante que d'expliquer de cette façon la psychologie de la perte de la réalité.»

Pourtant Jung ne s'engage pas beaucoup plus avant dans la voie de cette possibilité. Quelques lignes plus loin, il s'en débarrasse par la remarque que, de cette condition, «pourrait résulter la psychologie d'un anachorète ascétique mais non une démence précoce».

A quel point cette comparaison impropre est incapable d'apporter une décision, la remarque suivante peut nous le montrer : un tel anachorète qui « s'est efforcé d'extirper toute trace d'intérêt sexuel » (mais seulement au sens populaire du mot « sexuel ») ne présente pas même forcément une façon pathogène de placer la libido. Il peut bien avoir totalement détourné des êtres humains son intérêt sexuel et pourtant l'avoir sublimé sous forme d'un intérêt accru pour le domaine divin, naturel, animal, sans que sa libido ait subi une introversion dirigée sur ses fantasmes, ou un retour à son Moi.

Il semble que cette comparaison néglige d'emblée la distinction possible entre l'intérêt d'origine érotique et celui provenant d'autres sources. Rappelons-nous en outre que les recherches de l'école suisse, malgré tout leur mérite, n'ont élucidé que deux points du tableau de la démence précoce:

l'existence des complexes déjà reconnus chez les sujets sains et les névrosés, et l'analogie de leurs formations fantasmatiques avec les mythes des peuples ; mais ces recherches n'ont pu jeter aucune lumière sur le mécanisme d'entrée dans la maladie. Cette constatation nous permettra de rejeter l'affirmation de Jung selon laquelle la théorie de la libido aurait échoué à venir à bout de la démence précoce et serait de ce fait également disqualifiée en ce qui concerne les autres névroses.